

FEUILLETON DU SAMEDI

LE CHEVALIER LOUIS

QUATRIÈME PARTIE

IX

(Suite.)

Dès qu'on eut atteint la lisière du bois, il s'avança en droite ligne, son fusil armé, et prêt à faire feu ; ses serviteurs, tenant les chiens accouplés au moyen d'une lanterne de cuir, le suivaient à la file ; le braque ou l'éventeur, qui seul avait la liberté de ses mouvements, courait de tous les côtés à la recherche d'un taureau.

Bientôt l'intelligent animal, éloigné des chasseurs par une distance de près de trois cents toises, donna deux coups d'aboi : il venait de rencontrer une voie. Dès que les autres chiens eurent entendu cet appel, ils commencèrent à bondir avec fureur.

— Lâchez la meute ! dit le boucanier Desrosiers.

Les engagés s'empressèrent d'obéir, et serrant la courroie qui leur ceignait la taille, ils s'élançèrent à la suite des chiens furieux.

A peine de Morvan avait-il fait cent pas, qu'il aperçut le taureau traqué qui se dirigeait vers lui.

— Abritez-vous derrière un arbre, lui cria un engagé.

Le jeune homme se hâta de suivre ce conseil.

Se retournant de temps en temps pour repousser la meute qui hurlait après lui, le taureau quoiqu'il parût vouloir éviter les chasseurs, était plutôt colère qu'effrayé ; ses cornes longues et pointues, son large poitrail, son col nerveux et ramassé prouvaient qu'il n'était pas un adversaire à dédaigner, et que sa défaite offrait de sérieux dangers.

Le boucanier Desrosiers suivait avec un grand sang froid les mouvements de la bête ; plusieurs fois de Morvan le vit lever sa carabine ; malheureusement, à chacune de ses tentatives pour tirer, le chasseur rencontrait devant le point de mire de son arme, soit un de ses serviteurs, soit un de ses chiens.

Après avoir supporté pendant près d'une minute la poursuite de ses ennemis, le taureau, exaspéré, changea complètement d'allure : il prit l'offensive.

Les engagés et les chiens, n'osant fuir sous les yeux de Desrosiers, qui leur eût fait plus tard payer bien cher cette faiblesse, déployaient une agilité rare, pour éviter les atteintes du taureau, sans trop s'éloigner de lui.

— Pourquoi donc cet homme n'abat-il pas le monstre ? demanda de Morvan à un engagé en lui désignant un de ses collègues que cinq pas séparaient à peine de la bête.

A cette question, le serviteur du boucanier montra une surprise extrême : on eût dit qu'il venait d'entendre un abominable blasphème.

— Tirer avant le maître ! répondit-il enfin : y pensez-vous, monsieur le chevalier ?

— Il me semble plus naturel, cependant, de manquer de respect à son maître, surtout devant un cas de force majeure, que de se laisser sottement égarer, dit de Morvan.

— Oh ! que non ! On ne meurt pas toujours d'un coup de corne, tandis que l'on ne revient jamais d'une balle reçue dans la tête.

— Quoi ! Desrosiers assassinerait celui de ses engagés qui tirerait sur le taureau ?

— Il le punirait, oui, monsieur ; cela est certain.

— Et sa façon de punir, c'est de vous brûler la cervelle ?

— Oui, monsieur, c'est l'usage.

L'engagé parlait encore, quand de Morvan vit le taureau s'élançant droit devant lui.

Le jeune homme n'hésita pas : il leva sa carabine et fit feu.

Le terrible animal, touché en plein poitrail, resta un instant immobile, mais bientôt, sa fureur s'accroissant de toute la douleur que lui causait sa blessure, il poussa un long mugissement, et les yeux sanglants, le museau plein d'écume, le corps frémissant, il se précipita avec un élan irrésistible sur le chevalier.

De Morvan, ignorant les premières notions de la chasse au taureau sauvage, prit la fuite au lieu de tourner autour de l'arbre qui lui servait d'abri ; cette manœuvre la plus dangereuse qu'il put exécuter, l'exposait à une mort certaine ; il s'aperçut bientôt en effet de la faute qu'il avait commise.

Arrêté dans sa course par les lianes et par les broussailles, obstacles que le taureau écrasait sans peine sous son large et puissant poitrail, chaque seconde rétrécissait l'espace qui le séparait de son terrible ennemi.

Déjà le jeune homme sentait le souffle chaud et humide du monstre passer sur son col, lorsqu'un mugissement retentit, suivi de la chute pesante d'un corps.

— Inutile que vous vous fatigiez davantage à courir, lui dit le boucanier Desrosiers, l'affaire est faite !

De Morvan se retourna ; le taureau, étendu sur le sol, ne donnait plus signe de vie.

— Merci, monsieur, dit le jeune homme en s'adressant au boucanier, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai jamais !

— Ce n'est vraiment pas la peine d'en parler, répondit Desrosiers : ce que j'ai fait pour vous, je le renouvelle à peu près tous les jours pour sauver un chien de ma meute.

— Comment êtes-vous donc parvenu à abattre ce taureau ? il est tombé comme foudroyé !

— D'une façon bien simple : je lui ai coupé d'abord le jarret, puis une fois par terre, je l'ai achevé d'un coup de baïonnette dans le crâne. Je préfère l'emploi de l'arme blanche à celui du mousquet ; sur cent taureaux que je tue, je ne me sers pas dix fois de ma carabine. Cette façon d'opérer me présente le double avantage d'économiser la poudre et de ne pas abîmer la peau de la bête.

Desrosiers ne se vantait pas en parlant ainsi : les cuirs portant sa marque étant connus et recherchés sur tous les marchés d'Europe.

Du reste, beaucoup de boucaniers, imitant son exemple, attrapaient à la course les taureaux qui se sauvaient effrayés par les aboiements des chiens, et ne se servaient de leur carabine qu'en cas d'une attaque imprévue.

Une fois l'animal mort, un des engagés se jeta dessus, et, après l'avoir éventré, en retira les os des jambes qu'il présenta à Desrosiers.

Le boucanier en garda deux pour lui et offrit les autres à de Morvan, qui, ne comprenant rien à cette galanterie un peu sauvage, se recula instinctivement avec un geste de dégoût.

Desrosiers sourit.

— Voilà ce que c'est que de vivre dans les villes, jeune homme, dit-il ; on y prend de mauvaises habitudes routinières, et l'on arrive à la vieillesse sans avoir connu ce qui est bon.

Le boucanier cassa alors les os et avala la moëlle chaude encore qu'ils contenaient ; ce régal parut lui être des plus agréables. La chasse recommença.

Chaque fois que le boucanier abattait un taureau, les engagés écorchaient l'animal avec

une merveilleuse dextérité ; puis, pliant sa peau en bannette, afin d'éviter qu'elle s'accrochât aux branches des arbres, ils la plaçaient sur leurs épaules, et, chargés de ce fardeau qui pesait au moins cent livres, ils suivaient de nouveau leur maître.

Vers les cinq heures du soir, chacun de ses serviteurs ayant reçu une dépouille, Desrosiers retourna au campement.

Le lendemain matin, les boucaniers se mirent en route pour aller chercher de nouvelles chasses. Se trouvant en forces, ils avaient résolu de s'aventurer, en passant à travers la grande savane du Goave, jusque sur les terres espagnoles.

Cette expédition, ainsi que Barbe-Grise l'apprit à de Morvan, était d'une audace extrême. Depuis plus de cinq ans, pas un homme n'avait osé, — si ce n'était Barbe-Grise, — traverser dans toute son étendue de droite ligne le désert.

A la fin de la journée, la petite caravane s'installa pour passer la nuit. Elle se trouvait alors au beau milieu de la savane.

Le lendemain matin, de Morvan, Barbe-Grise et Alain se séparèrent des boucaniers et poursuivirent seuls leur route : ils avaient alors franchi la partie la plus dangereuse du désert.

Quatre jours plus tard, les trois aventuriers atteignaient sains et saufs le but de leur voyage !

A la vue de l'habitation qui lui rappelait de si doux souvenirs, de Morvan dut s'arrêter, tant l'émotion qu'il ressentait était violente. Si, d'un côté, son cœur l'entraînait vers Fleur-des-Bois, de l'autre, la crainte le clouait au sol.

Il avait peur de se trouver en présence d'un irréparable malheur.

— Je vous en conjure, Barbe-Grise, dit-il d'une voix tremblante, prenez les devants, et allez prévenir Jeanne de notre arrivée...

— A quoi bon ? demanda Barbe-Grise... Ah ! oui, je devine, continua le vieux boucanier après un moment de réflexion, vous désirez savoir si Jeanne n'est pas morte ?

— Barbe-Grise, au nom du ciel, ne parlez pas ainsi.

— Pourquoi cela ? reprit le chasseur avec son sang-froid habituel. Si Jeanne est morte, ce ne sera pas de notre faute ; nous n'y penserons plus.

— Monsieur le chevalier ! s'écria joyeusement Alain, — voici mademoiselle qui si dirige de notre côté ! A la rapidité de sa marche, on ne se douterait vraiment pas qu'elle a été si gravement malade.

De Morvan poussa un cri de joie folle et s'élança vers Fleur-des-Bois.

Hélas ! quel fut le désespoir du jeune homme lorsqu'il se trouva, non pas en présence de Jeanne, mais devant une jeune femme, qui lui était tout à fait inconnue !...

— Jeanne ! où est Jeanne ? dit-il d'une voix sourde, presque inintelligible.

A peine l'inconnue eut-elle jeté les yeux sur de Morvan, qu'elle laissa échapper une exclamation de surprise.

— Vous ici, monsieur le chevalier de Morvan ! dit-elle. Ma foi, j'étais bien loin de m'attendre à cette rencontre ; je suis enchanté de vous revoir !

Un instant, le jeune homme crut rêver. Quelle était cette femme qui l'appelait par son nom et paraissait si joyeuse de son arrivée ?

Il regarda l'inconnue avec une stupéfaction profonde.

C'était une charmante créature, une beauté accomplie ; seulement, sur son visage un peu fatigué se lisait une expression de hardiesse et d'impudence qui nuisait à l'admirable délicatesse de ses traits.